N° 19 OCTOBRE 1998

les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE

QUATRE VINGT DIX ANS! C'est l'âge de notre doyen Charles Clarac (2ème en partant de droite) né à Châteaudun-du-Rhumel le 1er septembre 1908. Il ne se doutait pas - en posant avec quelques potaches conviviaux, au réfectoire du déjà vieux bahut - que la photographie illustrerait (trois-quarts de siècle plus tard) le bulletin amical des ex-lycéens du Vieux Rocher. Toujours alerte, curieux de tout, doté d'une excellente mémoire, homme d'action, il continue à déployer une vaste activité, enrichit ses connaissances, écrit des livres, participe à des travaux, tout en maintenant le contact avec ceux qui furent ses cadets de quelques années, au temps de la lointaine jeunesse. Toute la Fratrie ALYCénnne et "Les Bahuts du Rhumel" souhaitent un super anniversaire à leur Grand Ancien!

MONSIEUR JOSEPH CESARI NOTRE INTEGRE MENTOR

J'ai reçu, un jour de mai, le faire-part du "décès de Joseph Césari, survenu à Paris dans sa quatre vingt dix huitième année - Priez pour lui".

Je lui rendrai - du moins - l'hommage de mon souvenir, encore vivant, lui, et quelque cinquante ans après, toujours embaumé.

Le matin du premier octobre 1936, nous avons été dans l'expectative... confiés à un nouveau venu, court, trapu, noiraud, coiffé d'un feutre noir, les yeux cachés par des verres fumés: un vrai carbonaro... Nous découvrîmes vite qu'il était d'une bonté sans pareille.

En raison de son patronyme impérial, il ne pouvait qu'être "Jules"... Mais tel qu'il était, la gouaille lui inventa d'emblée un cognomen: "Petit Julot"... Ce surnom lui resta.

C'était un homme de la terre, un homme des champs: il piochait et plantait, dans les intermitences de son service. Solide, d'une probité odorante comme le vrai pain au sortir du four, il nous mit à la lecture des textes, pédestrement, sans lyrisme ni raffinement dialectique.

C'est en nous que le lyrisme sourdait, et de nous que procédait l'abstraction péremptoire.

Il nous modérait: "Une seconde", disait-il; et, remis droits en selle, nous repartions à notre train.

Les notes qu'il nous donnait étaient excellentes, ou bonnes, ou moyennes, rarement mauvaises; et, peu à peu, nous acquîmes l'habitude du travail tenace et patient.

Ce n'était pas qu'il fût in-

• suite pages centrales

NORMALYCÉENNES 1940

En juin 1940, ~~les élèves~~ des Ecoles Normales d'institutrices et d'instituteurs ont été fermées, sur décision du gouvernement de Vichy.

Les élèves-maîtresses et élèves-maîtres reçus au concours d'entrée cette année-là, ont été intégrés dans les classes de seconde des lycées.

Mes camarades et moi avons donc fait une rentrée différée, le 15 octobre, au lycée de jeunes filles de la rue Nationale, qui deviendrait lycée Laveran en 1942.

Nous y avons accompli les trois années du second cycle, et avons été les premières élèves-maîtresses à passer le baccalauréat au lieu du brevet supérieur.

Nous avons subi quelques tribulations dans cette section B 2, mais la bonne humeur restait de mise, sous les vertes frondaisons de la cour.

En dépit d'un peu de "flou", voire de quelques "blancs", les souvenirs affluent, vivaces: trois années partagées en internat ne s'oublient pas...

Une plongée dans le passé, ça rajeunit et ça émeut aussi, à l'image de cette photographie où l'on reconnaît (à l'exception des deux petites curieuses de l'extrême-gauche), de gauche à droite, debout: Hélène Fieschi, Paule Couteau, Suzanne Michelier, Eliane Fischer, Rolande Resdi, Yvonne Fauré, Aurélie Guidt, Gilberte Aucel, Suzanne Baroni; assises: Simone Coutier, Jacqueline Mazkanez, Isabelle Renucci, Luce Lassagne. Manquent à l'appel: Christiane Gaglione et Marguerite Weck...

Jacqueline MAZKANEZ

INTERVIEW-RETRO

Les lignes qui suivent sont extraites du livre édité par les Ondines du lycée de filles il y a 60 ans; se doutaient-elles - alors - qu'elles écrivaient pour la postérité? Merci de montrer quelque indulgence pour les illustrations: ce sont des photocopies de photocopies...

ONDINES 1938

— Huguette Truphy, plongeuse de haut vol, êtes-vous nombreuses à l'O.L.C. ?

— Au recensement du 31 décembre 1937, nous étions 23 entre 7 et 9 ans, 73 entre 10 et 15 ans, 13 entre 15 et 16 ans, 11 entre 16 et 18 ans.

Cette année, d'anciennes élèves et des parents se joignent à nous : de jeunes mères apprennent à nager, d'autres s'initient au crawl. Beaucoup descendent tout l'hiver : ni pluie, ni neige, ni vent n'arrêtent les sportives, et l'on peut dire qu'en hiver, la piscine appartient à l'O.L.C.

— Comment les groupes sont-ils constitués ?

— Cette année, Mlle Rouzière a formé cinq groupes. Elle a souhaité que chacun se compose de membres de tous âges et de toutes forces, les grandes s'occupant des plus jeunes.

Chacune des chefs de groupe perçoit les cotisations qu'elle reverse aux trésorières Mme Mahdi et Mlle Piazza, fait établir la carte de membre par Mme Ponsaud, secrétaire, et distribue les écussons et les insignes reçus de Mme Fournier.

— Pourquoi vous a-t-on choisies ?

— Nous avions à peine 13-15 ans à la fondation, mais nous comptions parmi les grandes, et nous descendions régulièrement à Sidi M'Cid. Au début, les Ondines n'étant pas nombreuses, Mlle Rouzière a pu nous suivre et s'occuper particulièrement de nous. C'est pour cette raison que nous avons été choisies, car, ayant reçu une très bonne formation et des principes, nous pouvons les communiquer à celles qui arrivent.

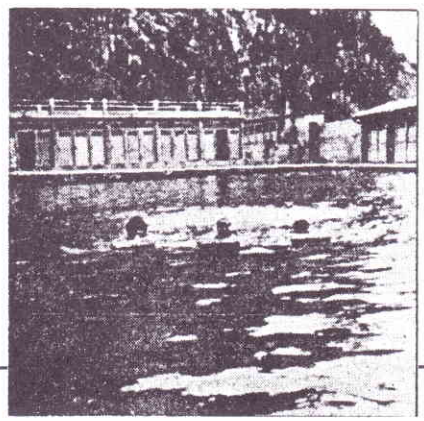
— Nagez-vous dans les trois piscines ?

— Pendant l'hiver, l'olympique est vidée ou remplie d'eau trop froide. Nous y allons surtout pendant le troisième trimestre. En hiver, les meilleures nageuses utilisent la moyenne, mais, lorsque nous sommes enrhumées, il nous est permis de nager avec les débutantes dans la petite, plus tiède.

— Dirigez-vous seulement les Ondines de votre groupe ?

— Non ! Mlle Rouzière souhaite que tous les chefs de groupe supervisent le travail des plus faibles. Après avoir plongé, les débutantes travaillent dans trois groupes où les monitrices que nous avons formées instruisent les autres.

Dans la partie la moins profonde, le groupe A s'exerce aux mouvements respiratoires et à la flottaison ; bras tendu au câble, celles du groupe B perfectionnent leurs mouvements de jambes pour la brasse ou le crawl ; au groupe C, les novices effectuent leurs premiers déplacements dans le sens de la largeur, avant de se lancer dans le sens de la longueur.



Groupe d'Ondines à la piscine. De gauche à droite, debout : Pierrette Nicoli, Yvette Pierreclaud, Jacqueline Gibault, Janine Hauvet, Monique Cruchon, Yvonne Martin, Mireille Cachau, Danielle Raynaud, Janine Sers, Renée Guillou, Madeleine Montagnan, ?,?,?,?,; à genoux : Christiane Sers, ?, Janine Landi-Benos, Josette Grégoire, ?.

Grâce à cette discipline, une trentaine de nageuses de toutes forces peuvent évoluer dans la petite piscine sans la moindre gêne.

Quand notre travail est organisé — à l'arrivée de M. Castelli, notre moniteur, et sous la direction de Mlle Rouzière — nous allons nous entraîner dans la piscine moyenne en hiver et dans l'olympique au printemps.

Dès que les débutantes peuvent parcourir 25 mètres, elles viennent avec nous et — sous notre surveillance — le long d'un câble, les petites Ondines font leurs premières brasses là où l'on n'a plus pied.

A la rentrée de Pâques, nous préparons nos mouvements d'ensemble pour la fête.

— Avez-vous du succès aux examens ?

— Oui ! Nous avons obtenu 44 brevets scolaires ; quatre ont obtenu le brevet supérieur du troisième degré (50 mètres en 50 secondes) et 12 ont obtenu le brevet supérieur du quatrième degré (50 mètres en 60 secondes).

— A toi maintenant, Claudine Toulouse, virtuose du 100 mètres brasse. Partez-vous tôt le matin ?

— C'est à l'ascenseur de Sidi M'Cid que je rejoins mon groupe, venu du lycée avec Mlle Rouzière et Mme Fournier. Je paye pour tout le monde, après avoir reçu l'écot de chacune.

— Il doit faire bon descendre vers les piscines le matin ?

— Je crois bien ! Celà ne se fait pas en rangs : elles peuvent rire et sauter, tout à leur aise.

— Comment procèdes-tu avec les débutantes ?

— Je suis ferme. Pour entrer dans l'eau, je les fais toutes plonger. Il faut de la patience pour vaincre l'appréhension et obtenir le premier plongeon, en indiquant les positions à prendre : jambes fléchies, pieds accroché à la piscine, corps penché en avant, bras collés aux oreilles.

Quelle déception quand, après cinq minutes de conseils, la débutante, qui a peur, fait un saut dans l'eau ! Il arrive qu'agacée de la voir encore sur terre, une camarade, d'une vigoureuse poussée, la projette — plouf ! — dans l'eau où l'accueillent deux bras sauveurs...

Et il faut surveiller aussi qu'une Ondine novice n'échappe pas à notre surveillance pour... prendre l'escalier au lieu de plonger. Elle est ravie, ensuite, de se trouver enfin dans l'eau qui lui faisait peur. Pour les mettre en confiance, je leur fais faire des rondes, et vais chercher un sou jeté au fond de l'eau.

Nous passons ensuite à la respiration, qui se fait sous l'eau. On doit souffler avec le nez, les yeux grands ouverts. L'eau arrive au front, mais la débutante trempe le bout de son nez, aspire l'eau, ferme les yeux et, mécontente, fait une horrible grimace.

L'inspiration se fait hors de l'eau, la bouche grande ouverte. Quand la débutante relève la tête, la bouche hésite à s'ouvrir pour aspirer avidement, les yeux sont encore fermés et... elle essuie son visage. Par contre, les exercices des mains et des pieds ne sont pas difficiles et se font volontiers.

— Quand les fais-tu sortir de l'eau ?

— Vers 10 heures et demi, quand Mlle Rouzière nous le dit. Il faut alors les presser, car elles aiment tellement l'eau qu'elles ne veulent plus la quitter.

— Maddy Battino, comment êtes-vous encadrées ?

— La surveillance est bien dirigée. M. Castelli, Mlle Rouzière sont toujours là, et Mme Fournier, M. Siri viennent souvent les seconder. Et les plus grandes viennent à l'aide.

— Dis-moi, Jacqueline Gibault, ne faites-vous que travailler ?

— Non, bien sûr ! Pendant que notre professeur a le dos tourné, nous nous amusons à passer sous les jambes de nos compagnes, nous éclaboussons les novices, nous nous faisons boire. Mais surtout, en cachette, nous plongeons...

— Et toi, Janine Landi-Bénos " bohême des grandes profondeurs ", n'as-tu jamais été ennuyée par ton rôle de chef de groupe ?

— Jamais ! Mes filles me sont attachées. Certes, il arrive souvent que passe un courant d'agitation : plus de discipline ! Elles s'échappent des rangs, descendent du trottoir, se chamaillent. Alors, pour les empêcher d'abuser de la liberté que je leur laisse, je leur explique que je serai grondée par leur faute si elles se dissipent. En général, elles sont raisonnables, et comprennent.

Janine SERS

Melle Rouzière prof de Math, ma tortionnaire en calcul mental en Mme Fournier prof de gym : je lui dois d'avoir loupé ma carrière de prof de gym.

TRO

traites du livre
de filles il y a
lors - qu'elles
ici de montrer
illustrations: ce
copies...

1938

euse de haut
l'O.L.C. ?
31 décembre
et 9 ans, 73
15 et 16 ans,

élèves et des
: de jeunes
d'autres s'ini-
scendent tout
vent n'arrê-
ut dire qu'en
l'O.L.C.
ont-ils consti-

zière a formé
é que chacun
tous âges et
es s'occupant

oupe perçoit
se aux tréso-
azza, fait éta-
ar Mme Pon-
les écussons
Fournier.
oisies ?
3-15 ans à la
ons parmi les
ns régulière-
, les Ondines
le Rouzière a
particulière-
te raison que
r, ayant reçu
et des prin-
mmuniquer à

ois piscines ?
ympique est
froide. Nous
troisième tri-
res nageuses
lorsque nous
est permis de
ans la petite,

t les Ondines

souhaite que
upervisent le
ès avoir plon-
nt dans trois
e nous avons
es.
profonde, le
uvements res-

Groupe d'Ondines à la piscine. De gauche à droite, debout : Pierrette Nicoli, Yvette Pierreclaud, Jacqueline Gibault, Janine Hauvet, Monique Cruchon, Yvonne Martin, Mireille Cachau, Danielle Raynaud, Janine Sers, Renée Guillou, Madeleine Montagnan, ?,?,?,?,; à genoux : Christiane Sers, ?, Janine Landi-Benos, Josette Grégoire, ?.

piratoires et à la flottaison ; bras tendu au câble, celles du groupe B perfectionnent leurs mouvements de jambes pour la brasse ou le crawl ; au groupe C, les novices effectuent leurs premiers déplacements dans le sens de la largeur, avant de se lancer dans le sens de la longueur.

Grâce à cette discipline, une trentaine de nageuses de toutes forces peuvent évoluer dans la petite piscine sans la moindre gêne.

Quand notre travail est organisé — à l'arrivée de M. Castelli, notre moniteur, et sous la direction de Mlle Rouzière — nous allons nous entraîner dans la piscine moyenne en hiver et dans l'olympique au printemps.

Dès que les débutantes peuvent parcourir 25 mètres, elles viennent avec nous et — sous notre surveillance — le long d'un câble, les petites Ondines font leurs premières brasses là où l'on n'a plus pied.

A la rentrée de Pâques, nous préparons nos mouvements d'ensemble pour la fête.

— Avez-vous du succès aux examens ?

— Oui ! Nous avons obtenu 44 brevets scolaires ; quatre ont obtenu le brevet supérieur du troisième degré (50 mètres en 50 secondes) et 12 ont obtenu le brevet supérieur du quatrième degré (50 mètres en 60 secondes).

— A toi maintenant, Claudine Toulouse, virtuose du 100 mètres brasse. Partez-vous tôt le matin ?

— C'est à l'ascenseur de Sidi M'Cid que je rejoins mon groupe, venu du lycée avec Mlle Rouzière et Mme Fournier. Je paye pour tout le monde, après avoir reçu l'écot de chacune.

— Il doit faire bon descendre vers les piscines le matin ?

— Je crois bien ! Celà ne se fait pas en rangs : elles peuvent rire et sauter, tout à leur aise.

— Comment procèdes-tu avec les débutantes ?

— Je suis ferme. Pour entrer dans l'eau, je les fais toutes plonger. Il faut de la patience pour vaincre l'appréhension et obtenir le premier plongeon, en indiquant les positions à prendre : jambes fléchies, pieds accroché à la piscine, corps penché en avant, bras collés aux oreilles.

Quelle déception quand, après cinq minutes de conseils, la débutante, qui a peur, fait un saut dans l'eau ! Il arrive qu'agacée de la voir encore sur terre, une camarade, d'une vigoureuse poussée, la projette — plouf ! — dans l'eau où l'accueillent deux bras sauveurs...

Et il faut surveiller aussi qu'une Ondine novice n'échappe pas à notre surveillance pour... prendre l'escalier au lieu de plonger. Elle est ravie, ensuite, de se trouver enfin dans l'eau qui lui faisait peur. Pour les mettre en confiance, je leur fais faire des rondes, et vais chercher un sou jeté au fond de l'eau.

Nous passons ensuite à la respiration, qui se fait sous l'eau. On doit souffler avec le nez, les yeux grands ouverts. L'eau arrive au front, mais la débutante trempe le bout de son nez, aspire l'eau, ferme les yeux et, mécontente, fait une horrible grimace.

L'inspiration se fait hors de l'eau, la bouche grande ouverte. Quand la débutante relève la tête, la bouche hésite à s'ouvrir pour aspirer avidement, les yeux sont encore fermés et... elle essuie son visage. Par contre, les exercices des mains et des pieds ne sont pas difficiles et se font volontiers.

— Quand les fais-tu sortir de l'eau ?

— Vers 10 heures et demi, quand Mlle Rouzière nous le dit. Il faut alors les presser, car elles aiment tellement l'eau qu'elles ne veulent plus la quitter.

— Maddy Battino, comment êtes-vous encadrées ?

— La surveillance est bien dirigée. M. Castelli, Mlle Rouzière sont toujours là, et Mme Fournier, M. Siri viennent souvent les seconder. Et les plus grandes viennent à l'aide.

— Dis-moi, Jacqueline Gibault, ne faites-vous que travailler ?

— Non, bien sûr ! Pendant que notre professeur a le dos tourné, nous nous amusons à passer sous les jambes de nos compagnes, nous éclaboussons les novices, nous nous faisons boire. Mais surtout, en cachette, nous plongeons...

— Et toi, Janine Landi-Bénos " bohême des grandes profondeurs ", n'as-tu jamais été ennuyée par ton rôle de chef de groupe ?

— Jamais ! Mes filles me sont attachées. Certes, il arrive souvent que passe un courant d'agitation : plus de discipline ! Elles s'échappent des rangs, descendent du trottoir, se chamaillent. Alors, pour les empêcher d'abuser de la liberté que je leur laisse, je leur explique que je serai grondée par leur faute si elles se dissipent. En général, elles sont raisonnables, et comprennent.

Janine SERS

Mlle Rouzière prof de Math, ma tortionnaire en calcul mental en 6ème
Mme Fournier prof de gym : je lui dois d'avoir loupé ma carrière de prof de gym.

M. JOSEPH CESARI, NOTRE INTÈGRE MENTOR

● **Suite de la page 1**

capable d'apprécier le brio lorsqu'il surgissait. Il nous citait comme une trouvaille de notre camarade P. - garçon un peu singulier, futur pasteur - la conclusion d'un devoir sur les historiens de l'époque romantique: **"Clio est morte, vive l'Histoire!"**

Par excès de confiance ou d'ingénuité, il lui échappa assez longtemps que nous trichions à qui mieux mieux aux compositions de latin.

L'un des affidés demandait à sortir, après la distribution des textes; il en communiquait les références à un complice aposté dans la cour, et, vingt minutes plus tard, un nouvel excursionniste recevait la traduction, à transmettre d'urgence et sans acception de bénéficiaires.

Nous recevions des compliments le jour de la correction... Seuls quelques scrupuleux, abstentionnistes, étaient amers.

Mais le professeur d'anglais à qui ses ouailles se confiaient sans vergogne, finit par révéler le pot aux roses à notre innocent, qui mit fin à la fraude.

Il s'attacha pourtant à nous, et nous devînmes ses partisans zélés. S'il avait jamais eu des détracteurs, nous l'aurions défendu de bec et d'ongles. Mais c'était "le temps du respect" et, quand nous l'avions vu arriver, le matin, juché dans sa petite auto, courbé sur le volant qu'il agrippait à pleines mains, certains en faisaient des gorges chaudes, mais c'était entre nous et nous n'aurions pas admis qu'une moquerie vînt d'ailleurs.

En octobre 1937, nous eûmes la chance d'être rendus à notre intègre mentor. Il nous avait réclamés et obtenus - par indulgence, par hauteur d'esprit - et nous reprîmes avec allégresse nos places et notre train.

Les saisons qui suivirent furent heureuses, les bonnes heures délicieuses: je ne distingue plus celles qui étaient dues à l'étude de celles dont nous usions à notre loisir, par convention agréée.

Durant celles-là, nous étions curieux avec ferveur, et les autres tissaient la trame sur laquelle se brodaient les figures du temps libre; le nôtre n'a pas été moins libre que d'autres, plus vantés.

Pour peu que fût admise la condition dans laquelle nous nous étions coulés - et, bien sûr, elle l'était - ces figures étaient toutes étonnamment spontannées et donc innocentes.

Les fous rires trop longs n'étaient que discrètement réprimandés; les a parte, les songeries n'auraient été illicites que s'ils avaient été ostensiblement offensants; la fantaisie était l'accompagnement coutumier, en mineur, d'une partition dont nous connaissions les rythmes et dont nous suivions consensuellement le livret.

Nous entendions que le roi Louis XIV avait jeté sa canne par la fenêtre pour n'être pas tenté de la lever sur Lauzun... que Châteaubriand avait été toute sa vie le champion des causes perdues; qu'il était d'une sincérité si géniale qu'il y avait cru lui-même... que Sainte-Beuve avait joué un "tour pendable" à Victor Hugo... que Verlaine avait été emprisonné à la suite d'une inculpation poëtique...

A Britannicus, nous préférions Néron, lorsque - dans le clair-obscur des flambeaux - il suivait des yeux Junie en chemise; dans "Ruy Blas", c'était la duègne; et nous étions convaincus que madame Pernelle, mère du pénible Orgon, était la détentrice par excellence de la **vis comica.**

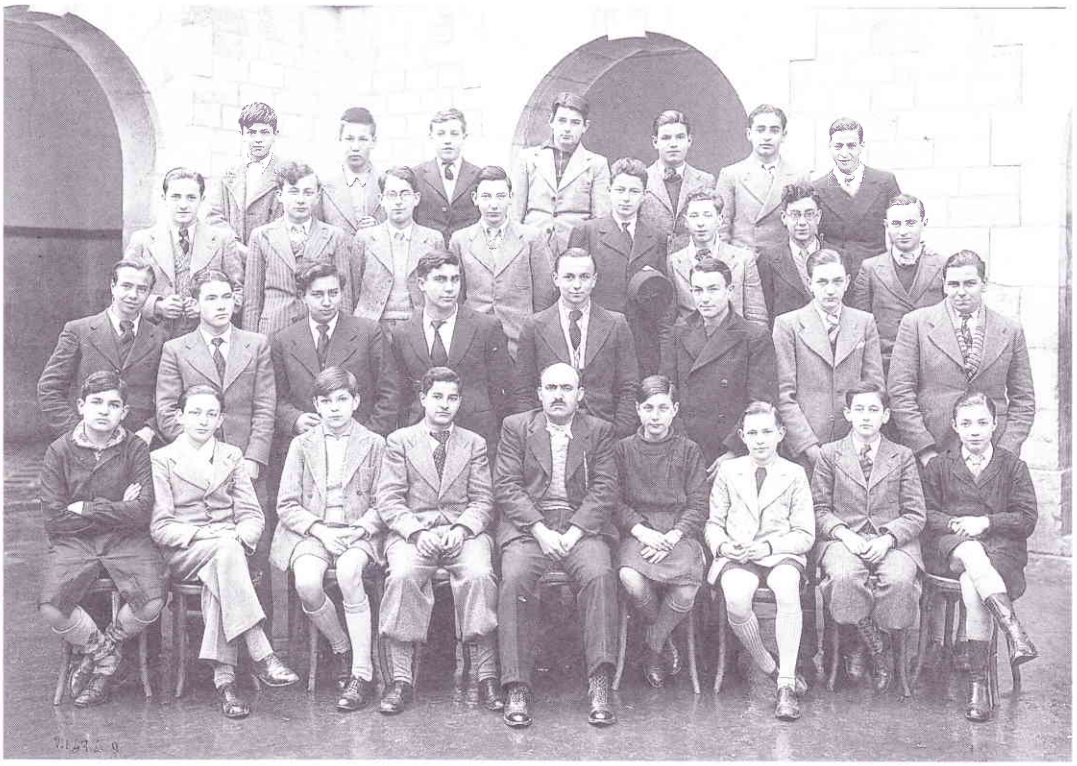
Ainsi, nous sommes-nous régalés de ce temps gracieusement consenti et que nul d'entre nous ne savait si mesuré. Il n'en a été que plus délectable.

Il me semble pouvoir dire, un demi-siècle après: "Oui, Joseph Césari fut notre maître! Nous nous sommes attachés à lui avec la confiance que les enfants portent à ceux qui ne les ont jamais déçus, parce qu'ils ont l'esprit droit et l'inestimable désintéressement des coeurs généreux".

Cet homme a pleinement mérité d'éloge classique - l'un des plus beaux que je connaisse:

"Un style grave, sérieux, scrupuleux, va fort loin".

Marcel NETO.



Autour de M. Césari, une troisième en 1936-37. De haut en bas et de gauche à droite: Debrie, Wolf, Henriet, Lentin, Dragacci, Adda , Attali; puis Bakouche, Gressard, Bovard, Pinaud, Mohamed Saïd, Appaldo, Benzerrak, Rolle; puis Dubois, Aouizerate, Bendib, Lacroix, Santini, Blazeix, Molière, Poulard; puis Nakache, ?, Sutra, Chemama, Nardonne, Leca, Lévy et Benzaïd.

AGAPES A SAINT-AYGULF

Le président Jean Malpel et notre ami Claude Moreau, trésorier de l'Association, avaient quitté le Grand Nord pour se trouver à demeure, à Saint-Aygulf, dimanche 29 mai.

Au matin de cette journée généreusement ensoleillée, ils purent ainsi recevoir les tout premiers arrivants.

La vice-présidente Janine Sadeler - pour sa part - avait affiché, à l'entrée du restaurant, la liste des participants et leur place respective parmi les soixante dix convives.

Mêmes effusions, mêmes embrassades, mêmes poignées de main vigoureuses, mêmes mines réjouies que celles témoignées et ressenties lors de chacune de telles chaleureuses retrouvailles; émotion et joie de se rencontrer, une fois de plus, après - pour certains - un demi-siècle voire soixante ans de dispora...

Des nouveaux venus se manifestent encore en 1998, s'inscrivent à notre grande famille, et assurent ainsi la relève: bienvenue, donc, au Dr Clémenti et à son épouse! La tache d'huile n'en finit pas de s'étendre, et c'est tant mieux.

Le Président prend la parole; d'abord pour nous faire part de sa peine à citer deux récents décès: celui de notre vénéré professeur de lettres M. Joseph Césari, puis celui de notre très cher ami et condisciple le colonel d'aviation Maurice Fiamma, qui fut lycéen de 1924 à 1936.

Avec émotion, le Président adresse, aux familles éprouvées par ces deuils, l'expression de sa grande tristesse, ainsi que les vives condoléances de l'Association, et fait observer une minute de silence et de recueillement par l'assemblée.

Puis, le plus simplement du monde, il prend l'heureuse initiative de procéder à l'appel des présents: formule directe, amusante, qui lui permet - en quelques mots de bienvenue - de rétablir le contact et de typer chacun des convives, avec sa verve habituelle.

Il excuse également quelques camarades empêchés de dernière heure: le doyen Charles Clarac, Jean Bincaz, Georges Méyère, Pierre Canazzi, René Méyère.

Enfin, il félicte celles et ceux qui ont effectué de fort longues distances pour assister au repas..

Dislocation vers 18 heures... Roland Garros n'attend pas, les ultimes échanges de balles, pour les "fanas" du tennis, ajoutant au spectacle...

Fameuse journée, repas excellent, accueil hôtelier des plus agréables, dans une ambiance toujours aussi colorée, joyeuse et fraternelle... les superlatifs ne sont pas de trop.

Dernier et vibrant "Au revoir à Vichy!", début octobre, pour l'assemblée générale 1998.

Michel SADELER.

Sur les phtographies, de haut en bas et de gauche à droite: L. Cartoux, J. Sadeler-Marchal, J. Malpel, J. Cartoux-Vezzani, Dr. Clémenti, M. Giraud-Farret; puis R. Reboul-Fournel, Mme Dauvergne, M. Néto; puis M.P. et P. Vellard, M. Bourgoin-Jal, P. Bourgoin, S. Clouet-Zannettacci et S. Rémond-Battesti; puis R. Fleck-Alaize, A. Antonini, R. Eyme-Monniot, F.Leca, A.Mercuri, J. Fabrycy-Bonici; puis R. Lacroix, L. Lacroix-Portelli, P. Lacroix, J. Atlani-Filippi, M. Adida, B. Simpère-Bastido. Reportage Renée Fleck-Alaize.

COURRIER

● Michel SADELER

Marguerite, ma soeur ainée, est décédée à Cannes, le 24 juin dernier, à l'issue d'une longue maladie. Elle était née le 28 juin 1914 à "Jean Sadeler", près de Guelma. Elle fut élève au collège de Bône de 1926 à 31, puis au lycée de jeunes filles de Constantine de 1931 à 34. Elle était l'épouse du Dr Cortez, Contrôleur Général des Services Vétérinaires E.R. au Ministère de l'Agriculture à Paris. Elle a été inhumée dans le caveau familial à Sanary.

● Jeanine SERRE

De la 5ème à la première, avant 1939, j'avais, comme camarade de classe Louise Hassam, une Kabyle qui devint une de mes meilleures amies. Je l'ai revue ensuite à Alger, avec son fiancé, en 1958. Depuis, je n'en ai plus eu de nouvelles, mais j'aimerais bien savoir ce qu'elle est devenue. Je sais seulement que son mari et elle furent instituteurs, et que son plus jeune frère se prénommait Paul... (Soeur Germaine, Monastery of Ste Clare, P.O. box 310 197 Chelston 15301 Lusaka Zambia).

● Michel Sadeler recherche Willy Katz de Warens, son condisciple de 1938; il fut aussi le condisciple de son épouse Janine et de Janine Turin, en 25-26-27 à l'école maternelle de Tizi Ouzou, ville dont son père était sous-préfet.

les bahuts du rhumel

Edelweiss - ☎ 04.79.07.05.33

● Jean Malpel
505, rue Pipe-Souris
77350 Le Mée-sur-Seine
01.64.37.15.40

● Jean Benoit
440, route de Vulmix (A36)
73700 Bourg-Saint-Maurice
04.79.07.29.31

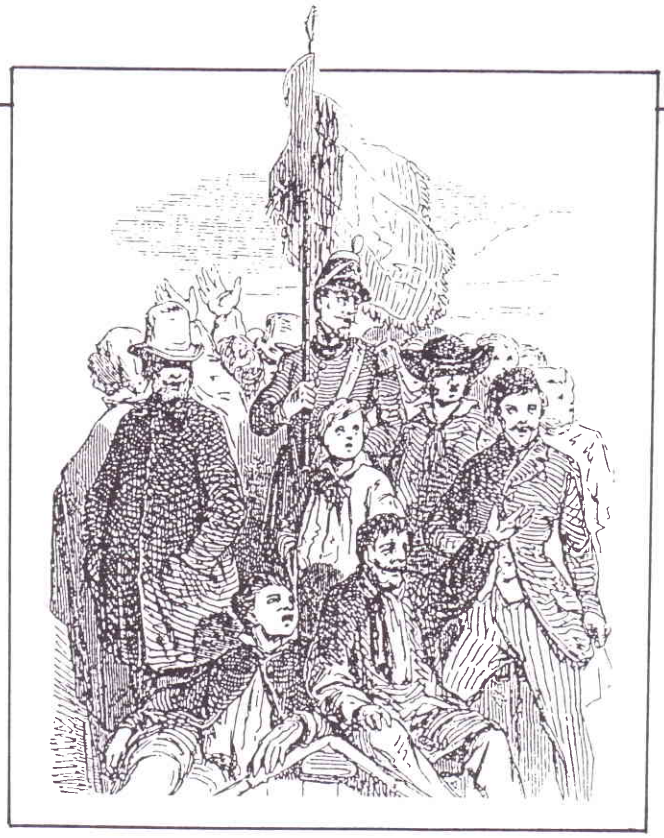
● TRÉSORIER :
Claude Moreau
122, rue de Vaugirard
75006 Paris
01.45.49.08.77

PREMIÈRE RHÔNE-ALPES-LÉMAN

Esquissée - avec la bénédiction du Président - lors de l'assemblée générale de Lyon la première mini-réunion des ALYCéens Rhône-Alpes-Léman a connu sa concrétisation mardi 28 avril, à Montmélian, cité savoyarde proche de Chambéry, à équidistance de Lyon, Grenoble et Genève. A l'effectif, les couples Monnier-Polycarpe, Vial-Casana, Monjo-Aubrun (renforcé par Janine Izaute), Benoit-Lafon, ainsi que Paul Quillery et Jean Claude Grima, soit onze présents sur 21 camarades recensés dans la région. Au menu, le choix d'un plat chaud, après le buffet de hors-d'oeuvres et avant le buffet des fromages puis celui des desserts. Quelques photographies de classe et de sites familiers du Rocher eurent vite fait d'établir le contact entre les convives, dont certains fréquentèrent nos bahuts dès les années 30, alors que le benjamin (quinquagénaire) du groupe n'en sortit qu'en 1960. Sympathique "première", que l'on souhaita ne pas être dernière - in cha Allah! - et qui donnera peut-être envie, aux camarades d'autres régions, de tenter semblable expérience, pour découvrir la chaleur de petites retrouvailles à deux pas de chez soi...

DOCUMENT

IL Y A 150 ANS LES COLONIES AGRICOLES



FEVRIER 1848. Louis-Philippe, roi des Français, signe le décret de création des Colonies Agricoles en Algérie. Depuis 18 ans qu'Alger a été prise, les gouvernements ont tergiversé entre l'implantation anarchique et la colonisation méthodique... Récemment nommé gouverneur général, le jeune duc d'Aumale a fait trancher: ce sera la colonisation. Mais, la décision à peine prise, le roi doit abdiquer devant l'émeute parisienne... La Deuxième République est longue à emboîter le pas: le 19 septembre seulement, Lamoricière, ministre de la Guerre, fait voter, par une Assemblée "rêveuse et distraite", un crédit de 50 millions-or, à répartir sur cinq années. Le recrutement se fait presque uniquement à Paris et dans sa banlieue: quelque 20.000 âmes, fragmentées en 17 convois, inconscientes du proche et souvent tragique destin vers lequel elles vont faire route... En témoigne, l'aventure véridique vécue et consignée par le "colon" Eugène François: des souvenirs que l'écrivain bônois Maxime Rasteil fit paraître en 1930, lors de la célébration du Centenaire de l'Algérie. En voici quelques extraits:

LE CALVAIRE DES COLONS DE 1848

Nous habitions Paris, en plein faubourg Saint-Antoine, où mon père était charpentier-appareilleur de son état. Dès qu'il eut connaissance de la création des colonies agricoles, le cher homme en fut enthousiasmé.

Dame ! posséder un petit domaine dans ce pays d'Afrique où nos généraux et nos soldats faisaient tant parler d'eux, on considérait cela, dans les milieux de notre condition, comme une fortune qui vous serait tombée du ciel.

Or donc, à partir de ce jour, mon père prit en dégoût la capitale et ne songea plus qu'à réaliser au plus tôt le rêve qui s'offrait à lui sous des couleurs aussi riantes...

Ce que ma mère et mes sœurs versèrent de larmes en apprenant cette nouvelle, il serait impossible de le croire, car, loin de partager l'emballement du chef de la famille, elles accablaient celui-ci de remontrances et de prières pour le détourner de ce projet.

" Ne sommes-nous pas bien ici ? " objectaient-elles à l'entêtement paternel. Et il est incontestable que nous jouissions d'un bien-être qu'eussent envié beaucoup de gens du peuple : mon père gagnait ses dix francs par jour ; ma mère, blanchisseuse de fin, se faisait des journées de cinq francs ; Rosine avait de bons gages chez une fruitière de la rue Saint-Jacques et Augustine, brodeuse sur métier, réalisait d'excellents salaires sur les travaux délicats qu'on venait lui commander à domicile et qui faisaient l'admiration de nos connaissances.

Evidemment, pour des ouvriers dans la gêne ou dans une quasi-misère, c'était un appât tentateur, et celà expliquait, au surplus, l'affluence énorme des demandes qui durent être instruites par la commission spéciale siégeant sans désemparer...

Par une froide matinée d'automne, les futurs colons furent invités à se rendre sur les quais de la Seine où le général Cavaignac les harangua. Mon père m'avait emmené avec lui.

Ah ! mes amis, quelle foule était là et quel beau discours nous entendîmes ! J'en ai retenu quelques lambeaux de phrases :

" L'avenir vous appartient... Vous aller trouver un climat sain, des plaines immenses et fertiles, un sol vierge où il ne tiendra qu'à vous de récolter la fortune et le bonheur ! ! !... "

Pour transporter tant de monde et de bagages, on avait eu l'idée d'emprunter

● Suite au verso

CONVOIS

Les colonies de 1848 (leur effectif est chiffré entre parenthèses) furent, par ordre de départ: Saint-Cloud (843), Saint-Leu (850), Rivoli (822), El Affroun-Castiglione-Tefeschoun (843), Robertville et Gastonville (823), Fleurus (835), Saint-Louis (810), Damiette-Lodi (853), Montenotte-Pontéba-La Ferme (831), Jemmapes (835), Mondovi (829), Marengo (829), Novi-Zurich-Argonne (808), Héliopolis (870), Aboukir (865), Millesimo (839) et Héliopolis (747). Les vapeurs Albatros, Magellan, Cacique, Montezuma, Labrador, Christophe-Colomb, Orénoque, et L'Infernale acheminèrent ces 17 convois, de France en terre d'Afrique.

A la colonie de Zurich, implantée au sud-est de Cherchell par le XIIIème convoi, remplacement collectif des vieilles guitounes de l'Armée par des barraques de bois.

LE CALVAIRE DES COLONS

● Suite

canaux et voies fluviales sur des bateaux plats aménagés dans ce but.

L'intérieur de chaque embarcation offrait un coup d'œil aussi pittoresque que lamentable : on y pouvait voir, entassés par famille, de 100 à 150 émigrants avec leurs matelas ou de simples paillasses sur le plancher sale et humide, d'un côté et de l'autre, parqués comme du bétail, à telle enseigne que, le soir venu, on avait toutes les peines du monde à retrouver son coin et sa literie.

Femmes et filles étaient obligées, pour se changer, de se dissimuler pudiquement derrière des draps de lit qu'elles se rendaient le service de tenir, à seule fin d'échapper à la curiosité désobligeante de certains regards, tandis que ces messieurs s'en allaient eux, aux escales, vider forces bouteilles (et aussi leurs portemonnaies) dans les cabarets...

Bref, partis de Bercy au début du mois, nous n'arrivâment à Marseille qu'à la fin... Encore convient-il d'ajouter que, parvenus à Pont-Saint-Esprit, dans le Gard, nous avions pris le bateau à vapeur, ce qui est diantrement plus agréable comme allure...

Parvenus dans le Midi, nous fûment condamnés à un stationnement des plus inconfortable dans le Grand Lazaret. Ce fut encore un beau grouillement de 1 500 hommes, femmes et enfants dont il fallait enjamber les groupes à terre sur des matelas, pour se retrouver les uns les autres.

Enfin vint notre tour d'escalader l'échelle de la frégate mettant cap sur l'Afrique !

Je n'exagère pas en disant que, pendant les cinq jours et les cinq nuits que dura la traversée, les émigrants eurent le loisir de se délester de tout ce qu'ils pouvaient avoir encore de parisien dans le corps...

Mais il n'est pas de voyage qui n'ait tout de même une fin : la côte algérienne nous apparut et nous mîmes pied sur " le plancher des vaches " comme disait mon père... Il ne restait plus qu'à accomplir la dernière étape jusqu'à notre Eldorado...

Oh ! ce départ pour le bled inconnu, effectué dans des véhicules cahotants où nous étions pressés comme des anchois dans un baril ! Pour aller où ? Pas la moindre route tracée devant nous, de telle sorte que voitures et piétons s'en allaient, sans direction précise, parmi les broussailles d'épineux, les palmiers nains et les jujubiers.

Nul ne saurait imaginer dans quel état de délabrement nous pouvions être après un trajet accompli dans des conditions aussi pénibles. Pour comble d'infortune, tout ce que put nous offrir le capitaine chef de notre colonie agricole, en guise de logement, consista en des tentes militaires dites " marabout ".

Chacune devait abriter deux à trois familles suivant leur importante. C'est dans ce campement, tandis qu'à la lueur des fallots chacun se mettait à la recherche de ses effets de couchage et recevait une distribution d'aliments, que débuta notre entrée triomphale dans cette étrange terre promise.

Etait-ce là, franchement, ce que les colons comptaient trouver à leur arrivée sur le sol algérien ?...

L'aube se leva, livide, dans un ciel chargé de menaces. Le vent du nord, âpre et froid, se mit à souffler en tempête, et, dès les premières heures de ce matin lugubre, d'épais nuages crevèrent sur notre dénûment et notre solitude.

Durant une semaine, sans discontinuer, des déluges s'acharnèrent à détremper le sol, noyèrent la brousse, firent déborder les oueds et transformèrent le campement en abominable bourbier. Il fallait voir les familles de colons grelottant sous les tentes-gouttières ! Dans l'impossibilité de sécher leurs paillasses, la literie pourrissait et les effets de même !

A la façon des soldats, mon père et quelques autres durent creuser des trous, dans les talus voisins, pour allumer du feu, préparer du café et fricoter de vagues popotes. Et ce désastre s'aggrava de jour en jour...

Sous les tentes où nous étions en quelques sorte retenus prisonniers, l'écœurante promiscuité des ménages et la malpropreté des gosses provoquaient des disputes de famille à famille.

Détail à peine croyable : on imagina d'aller couper à la rivière de longs roseaux creux qui, utilisés d'une certaine façon, devaient permettre aux mioches, la nuit venue, d'uriner du dedans au dehors des marabouts, afin d'épargner la literie de fâcheuses souillures...

Et nous vécûmes ainsi quatre mois sous la tente... jusqu'au jour où fut opérée la construction de baraques provisoires, en planches.

Ah ! les tristes cahutes ! Ce n'était guère compliqué comme architecture et comme logement. Dans la précipitation qu'on mit à les édifier, on oublia tant de choses. Elles étaient faites en double, et les séparations étaient si légères qu'on pouvait tenir conversation, de voisin à voisin, sans se déranger de chez soi. En plus, faute de couvre-joints, on avait l'agrément de voir ce qui se passait chez l'autre, et le désagrément d'être payé de retour par leur curiosité...

Sans la moindre transition, le printemps de 1849 commença par des chaleurs torrides. Après avoir pataugé et grelotté tout au long d'un hiver calamiteux, c'était maintenant un soleil de plomb qui nous assommait dehors et nous rôtissait dedans, car nos minces " châteaux " en bois étaient de véritables fours sous l'action d'un tel calorique...

Les fièvres paludéennes ne tardèrent pas à s'abattre sur la plupart des familles : on ne voyait que figures terreuses, ravagées d'anémie ; il y avait des malades dans chaque baraquement.

Un matin, ce fut pire et l'alarme fut grande car, d'après les médecins militaires appelés en consultation, un nouveau fléau venait de s'installer : le choléra.

Ce fut la peur, la panique, la désolation : les colons tombaient comme des mouches.

Faute de personnel médical, de soins urgents et assidus, il fallut creuser, chaque jour, de nouvelles fosses : des familles entières disparurent en l'espace de quelques heures...

A bout de science et de remèdes, certains médecins-majors envoyés sur les lieux ne trouvèrent rien de mieux que d'ordonner aux habitants de ... danser : " Pour que votre sang soit en mouvement, dansez, et vous serez épargnés ".

Dans des circonstances aussi tragiques, on n'y regarda pas à deux fois : chaque nuit, se succédèrent polkas, valses, quadrilles, à en perdre haleine.

Et ça faisait quelque chose de voir se trémousser, sur des airs de bastringue, tous ces malheureux, en deuil pour la plupart, et qui, entre deux enterrements, n'en criaient pas moins : " En avant, deux ! " ou " En place pour la pastourelle ! " en balançant leurs cavalières ; ce qui n'empêcha pas des danseuses et des danseurs d'être emportés, de façon foudroyante, par le choléra en rentrant chez eux...

Mon père n'y tint plus. Malade, brisé par tant d'épreuves, tenaillé par le remors de n'avoir pas écouté l'avertissement des siens, il fut pris d'un sombre découragement. Un matin, il m'entraîna jusqu'au bureau du capitaine : " Je suis à bout. J'ai résolu de partir et je viens signer l'acte de renonciation à ma concession de sept hectares ".

Infortunées concessions ! Les titres n'en étaient pas encore distribués à leurs bénéficiaires ! Ils ne devaient l'être que dans le courant de l'année 1851...

(24 SEPTEMBRE.)

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Liberté, Égalité, Fraternité.

MINISTÈRE DE LA GUERRE.

COLONISATION DE L'ALGÉRIE.

AVIS AU PUBLIC.

Un arrêté du Chef du Pouvoir exécutif a désigné comme membres de la Commission qui doit, d'après l'article 9 du décret de l'Assemblée nationale du 19 de ce mois, vérifier les titres des colons, et désigner ceux qui seront appelés à former les colonies agricoles, les citoyens :

FOY,
MARTIN-BERNARD,
DIDIER,
DUBODAN,
BEBLAY,
BOISSEL,
TRÉLAT, Représentants du peuple, Maire du 12e arrondissement;
MARTELET, Maire du 7e arrondissement;
RICHARD, Maire du 8e arrondissement;
O'REILLY, Secrétaire général de la Préfecture de police;
DUMONT, Docteur en médecine;
GRISOLLE, idem;
FELLMANN, ancien Sous-Directeur au Ministère de la guerre.

Les fonctions de secrétaire ont été attribuées au citoyen CAILLÉ, sous-chef de bureau à la direction des affaires de l'Algérie.

La Commission s'est constituée le 23; elle a nommé le citoyen TRÉLAT *Président*, et le citoyen DIDIER *Vice-Président*.

Elle commencera immédiatement ses opérations.

Les citoyens de toutes professions qui désireraient participer au bénéfice du décret et faire partie des 12,000 colons qui doivent être installés dans les colonies agricoles en 1848, sont invités à se faire inscrire dans leurs mairies respectives, où des listes seront ouvertes en conséquence.

Les listes seront transmises à la Commission, devant laquelle devront ultérieurement comparaître les pétitionnaires pour la vérification définitive de leurs titres et pour leur admission.

Il est essentiel que les pétitionnaires fassent exactement connaître aux maires leur âge, leur profession, la composition de leur famille, leur demeure, et qu'ils y joignent les papiers, livrets, certificats, etc., établissant leur position.

Un règlement du citoyen Ministre de la guerre indiquera prochainement les conditions d'admission dans les colonies, le mode de transport des colons et les avantages de diverses natures qui leur sont accordés.

Paris, le 23 septembre 1848.